

ENTRETIEN



Francine Rosenbaum, orthophoniste et ethnoclinicienne

Propos recueillis par Mireille Kerlan, chargée de mission Éthique

Francine Rosenbaum est orthophoniste ethnoclinicienne en Suisse. Elle donne des formations et fait de la supervision dans plusieurs pays. Elle était intervenue aux journées internationales de l'Unadréo sur bilinguisme et biculture, quel défi ? en 2012. Elle a publié de nombreux articles et deux livres, « Approche transculturelle des troubles du langage » en 1997 ⁽¹⁾ et « Les humiliations de l'exil : les pathologies de la honte chez les enfants de migrants » en 2010.

J'avais eu l'occasion de la rencontrer à Neuchâtel en Suisse en 2010 où j'avais découvert sa façon de pratiquer. Dans cette période où la question des migrants est présente, j'ai voulu lui demander comment la pratique de l'orthophonie pouvait s'ajuster aux patients venant de divers coins du monde et si nous devons être particulièrement concernés.

Mireille Kerlan : Dans un de vos articles vous remettez en cause les outils et les concepts que nous utilisons en pratique orthophonique lorsqu'ils doivent s'appliquer aux enfants et famille multiculturelles. Vous dites que « nos outils d'évaluation sont monolingues, nos diagnostics sont établis en terme de déficits rapportés à une norme monolingue... » ⁽²⁾. Votre expérience importante avec ces familles et ces enfants vous a amené à définir une autre méthodologie que vous appelez

la clinique logopédique transculturelle ou interculturelle. Pouvez-vous nous en parler ?

Francine Rosenbaum : La clinique orthophonique s'occupe des possibilités de la communication dans toutes les langues. Il faut arrêter de penser en mode monolingue et monoculturel. L'orthophoniste a un regard global sur la communication. Il/elle ne s'adresse pas seulement aux contours de la langue. C'est la parole qui fait de nous des êtres humains

et c'est la nomination du monde dans notre langue maternelle qui est la clé du développement psycho-affectif et cognitif. La communication, qu'elle soit verbale ou non-verbale importe plus que la forme linguistique.

MK : Cela me fait penser à un autre de vos articles « Le piège de la confusion entre langue et langage dans les évaluations et les thérapies logopédiques des enfants bilingues ⁽³⁾ » où vous dites que pour les enfants pluriculturels et plurilingues, le

⁽¹⁾ Actuellement épuisé mais disponible gratuitement en ligne sur le site www.ethnoclinique.ch

⁽²⁾ Clinique logopédique interculturelle : un espace de médiation. In Langage et pratiques. 199, 24, 28-37.

⁽³⁾ Le piège de la confusion entre langue et langage dans les évaluations et les thérapies logopédiques des enfants bilingues. In Langage et pratiques 44 (décembre 2009).

langage recouvre plusieurs systèmes linguistiques et l'évaluation d'un seul d'entre eux (la langue française) ne permet pas la généralisation du diagnostic de « retard de langage » à tous leurs systèmes de référence langagiers.

En quoi l'orthophonie est-elle concernée par le problème des migrants ? (Outre le fait que chaque personne citoyenne ne peut éviter d'être interpellée par la problématique de la migration, des frontières, de l'identité) ?

FR : Concernée certainement, je dirais même que c'est une question incontournable pour notre profession. Le mode d'accueil actuel des usagers migrants n'est pas dans une dynamique de reconnaissance réciproque. Il y a une profonde asymétrie relationnelle entre les professionnels et les usagers. Si ce n'est pas aux orthophonistes, spécialistes du langage et de la communication de s'occuper de ce problème, qui serait plus qualifié pour le faire ? Ou alors voulons-nous rester des rééducatrices de la langue française comme il y a 50 ans ?

La clinique logopédique transculturelle est une clinique qui s'occupe des possibilités de communication écrite et orale dans toutes les langues. Elle n'est ni monolingue ni mono culturelle et elle a un regard global sur ce qu'est la communication. Le thérapeute du langage et de la communication est quelqu'un qui doit s'occuper de pouvoir « assurer le développement d'un bilinguisme additif en accompagnant pas à pas les parents, surtout les mères, dans la nomination du monde en langue maternelle. »⁽⁴⁾

MK : Ces questions, nous ne savons pas toujours y faire face et nous les déléguons aux psychologues par exemple en pensant à la souffrance de la migration.

FR : Nous devons voir la personne avec son contexte. C'est une évidence. L'orthophoniste ne corrige pas seulement l'aspect formel de la langue française. Nous existons par toutes nos expressions

langagières et avant de parler de l'imparfait du subjonctif, il faut donner la possibilité de parler. Le polissage du code viendra plus tard, quand on aura épuisé toutes les autres ressources, en particulier celle de la langue maternelle qui est le creuset et le support de l'apprentissage de la langue seconde.

La communication est essentielle et elle précède la forme canonique du code linguistique. Sans langage, aussi bien verbal que non verbal, il n'y a pas de communication.

MK : Quel modèle d'évaluation faut-il mettre en place ?

FR : Nous sommes formés et fabriqués dans un modèle épistémologique monolingue et monoculturel. Dans cette optique, l'école va signaler des enfants qui manifestent des incorrections dans la langue française. L'institution induit ce jugement mais c'est une confusion politique. **Ces enfants sont dans un processus normal d'apprentissage de la langue seconde, pas dans une pathologie parce que le vocabulaire de la langue française et des apprentissages scolaires n'est pas acquis.**

MK : Vous dites effectivement, toujours dans ce même article, « Le rôle de la logopédiste est de faire apparaître le vide communicationnel dont pâtissent les familles non francophones : la mise en évidence des pertes des relais habituels du développement du langage - famille élargie, groupe de pairs, environnement sonore etc. - permet de comprendre beaucoup plus aisément combien :

- les parents migrants ont besoin des professionnels de la communication pour assurer à leurs enfants le développement de leur langue maternelle, support incontournable pour l'apprentissage de la langue seconde,
- les professionnels ont besoin des parents et des traducteurs pour créer avec eux les passerelles et interfaces susceptibles de baliser et éviter autant que possible les pièges

des conflits de loyauté qui minent nos espaces de rencontre. »⁽⁵⁾

Quand l'école repère des difficultés, on peut tout à fait accueillir ces enfants ?

FR : Non seulement on peut mais on doit. Les orthophonistes se situent à un carrefour interdisciplinaire et ont la capacité d'analyse. On peut travailler et créer de nouvelles pratiques avec les migrants, dans une démarche de reconnaissance mutuelle et permettre à tous les interlocuteurs de réaliser la co-construction éducative indispensable à la bonne évolution langagière, cognitive et psychologique des enfants. Nous avons là un rôle extrêmement important, un rôle pour permettre que la communication ait lieu. Je trouve que les enfants de migrants en particulier, sont des héros, parce qu'ils manifestent avec leurs symptômes langagiers qu'il y a un blocage de la communication entre leur famille et l'école: ce sont des SOS qu'ils lancent. La spécialiste de la communication et du langage peut faire en sorte que le dialogue s'installe entre les référents les plus importants pour l'enfant, sa famille et les enseignants.

MK : La durée va dépendre de comment on va pouvoir dénouer un réseau de difficultés ?

FR : Certainement. Quand je travaille, je commence par un partage entre les référents des enfants pour mettre en lumière de façon commune nos ressources respectives pour compenser une situation complexe. Les parents migrants n'ont pas été préparés à devoir cumuler tous les rôles dévolus normalement à la famille élargie et à l'entourage. Il faut aussi tenir compte que dans les cultures méditerranéennes et même plus loin, le mode de communication dans les familles élargies est *intra-générationnel* et pas *inter-générationnel*, comme dans nos familles nucléaires. Les adultes posent les interdits et les permissions ; c'est la fratrie et les pairs qui expliquent le pourquoi du comment l'enfant ne doit pas mettre les

⁽⁴⁾ idem

⁽⁵⁾ idem

doigts dans une prise. Nous, dans nos petits noyaux familiaux, nous avons un mode de communication inter-générationnel qui devient autre chose.

MK : Est-ce nécessaire d'avoir des connaissances culturelles, des référents culturels de la maladie, de l'éducation, de la société ?

FR : Nous ne pouvons pas connaître toutes les langues ni toutes les cultures. Par contre, nous pouvons aujourd'hui faire appel à des médiateurs ethnocliniciens formés qui vont permettre un partage respectueux des préoccupations et des savoirs des parents et des professionnels. Dans les familles, c'est souvent l'enfant qui appelle au secours. La fracture de la migration est souvent une histoire complexe et souvent traumatisante, mais malheureusement, le temps et les acquis qui ont précédé la migration n'intéressent pas notre système institutionnel et scolaire que nous leur imposons sans discussion. C'est un abus de langage que d'appeler *intégration* l'exigence d'une adaptation immédiate à notre langue et à nos règlements, c'est malheureusement une façon de les *désintégrer*. On ne peut pas avoir cela comme fondement et comme support épistémologique. Le déni ou/et la méconnaissance du vécu, des acquis et des pertes expérientielles vont être pathogènes.

MK : Vous qui voyagez, voyez-vous des différences d'accueil ?

FR : Certainement. Par exemple il y a un très beau film belge « L'école idéale » qui montre cela. C'est un documentaire sur les « bonnes pratiques » en Europe à l'égard des migrants. Dans les pays du Nord, en Suède, par exemple la langue et les acquis dans le milieu d'origine sont pris comme levier d'apprentissage grâce aux médiateurs culturels. Les élèves ont des cours en langue d'origine. En Catalogne, les arabophones sont d'abord scolarisés en arabe tout en ayant des cours intensifs

d'espagnol. On s'appuie donc sur la langue d'origine pour assurer le succès scolaire.

MK : Souvent pour les orthophonistes, la question est de distinguer la pathologie et la non-pathologie. Avec cette façon de travailler vous bouleversez le mode habituel. On est obligé d'introduire un autre regard. C'est de toute façon inévitable. Vous faites des formations spécifiques, pour évaluer, reconnaître et permettre une meilleure communication entre professionnels et usagers.

FR : Je dirais que je propose dans mes formations un changement épistémologique radical dans l'élaboration d'une relation respectueuse et fiable. Il faut savoir que quelqu'un qui vient d'ailleurs n'a aucune représentation de qui nous sommes ni de ce que nous faisons. Si j'étais au Japon avec un enfant désigné comme problématique à l'école, je ne comprendrais ni la langue ni la façon dont ils évalueraient, jugeraient et traiteraient mon enfant, je me sentirais donc complètement disqualifiée et impuissante en tant que mère ! Non seulement mon enfant serait celui qui

expérience de vie.

Notre présentation personnelle lors du premier accueil est donc le fondement incontournable pour la co-construction d'une alliance psycho-éducative. Si c'est possible, je prends un médiateur linguistico-culturel. Je me présente en dessinant un génogramme, de façon à ce que nous soyons en attention conjointe autour de la représentation de mes liens de filiation. Je soutiens que, dans la mesure où nous pouvons nous appuyer sur nos liens de filiation, sur notre famille élargie et notre contexte culturel, nous allons pouvoir pratiquer une thérapie de la communication éthique. Plus nos appartenances filiatives vont être reconnues et sollicitées, plus nous pourrions nous affilier au monde d'accueil sans craindre de les perdre ou de les trahir. Cela ouvre la voie à la narration. Il devient évident que cela a une importance fondamentale pour des thérapeutes du langage et de la communication. Dans mon expérience, la narration de la famille et des enfants surgit en miroir de la mienne. Et c'est à partir de ces narrations qu'en tant qu'orthophoniste je vais pouvoir offrir

“ C'est un abus de langage que d'appeler *intégration* l'exigence d'une adaptation immédiate à notre langue et à nos règlements, c'est malheureusement une façon de les *désintégrer*. ”

va mal mais en plus, je ne serais pas là pour l'aider, pour l'accompagner dans la traversée de sa difficulté. Alors la première chose que je voudrais savoir est *qui est la personne qui va évaluer et juger mon enfant*. Notre titre professionnel est énigmatique et ne suffit pas à nous qualifier comme compétents aux yeux de la majorité des personnes qui viennent d'ailleurs. Pour eux, ce n'est pas le diplôme universitaire qui fait de nous un professionnel fiable, c'est notre

et exercer mes compétences spécifiques. Un premier entretien éthique et des prises en charge fondées sur les échanges narratifs⁶⁶ permettent aux allophones un bon apprentissage de la langue seconde et une bonne intégration dans le pays d'accueil.

MK : Vous dites que les mots ne sont pas les mêmes pour parler des émotions, des relations, des histoires. Les référents culturels, verbaux ne sont pas les mêmes.

⁶⁶ Cf. C. Montgomery et A. Lamothe-Lachaine, 2012. *histoires de migration et récits biographiques. Guide pratique pour travailler avec les familles migrantes*, UQAM, Montréal. ISBN 978-2-922748-06-2 (en ligne)

Utilisez-vous le génogramme comme médiateur ?

FR : C'est un support thérapeutique. Notre narration ouvre la voie à celle de nos interlocuteurs et nous permet de prendre des distances par rapport à des croyances pernicieuses. Par exemple que nos connaissances en la matière sont les meilleures et universellement valables, et que parler c'est parler français. Nous pouvons ainsi remettre nos pratiques en question à la place de faire toujours plus de la même chose. Dans les modules de formation, les notions d'anthropologie médicale et d'anthropologie de l'éducation sont largement absentes. C'est grave pour les orthophonistes, pour les psychologues et les enseignants. Je conçois nos professions comme des lieux de création, de renouveau politique au sens noble du terme, de constructions de liens citoyens, de liens sociaux ; nous avons un rôle important dans le soin et la préservation d'une bonne communication. Cela bouleverse les habitudes, mais nous stimule à interroger constamment la pertinence de nos pratiques. Chaque rencontre avec une nouvelle famille migrante nous offre la possibilité d'augmenter le savoir institutionnel.

MK : Je pense que vous êtes pour le travail en équipe ?

FR : Non seulement je prône le travail en équipe, mais je souhaite vivement que les savoirs individuels soient mis en commun dans les lieux de soin. Un/une professionnel/le qui ne partage pas ses connaissances dans son équipe ne constitue pas un *empowerment* du *know how* de l'institution. Au contraire, il y a souvent des jalousies entre les personnes. Les formations doivent être partagées pour que l'institution puisse s'enrichir, croître et grandir en savoir. Le travail avec les migrants est une source énorme de connaissance du monde. Mais pour y

avoir accès et en bénéficier, il faut que les professionnels communiquent entre eux : il faut faire des supervisions formatives ensemble. Si l'un fait des formations, il doit les répercuter dans l'institution pour qu'on ne dise pas « ah oui ? je ne savais pas ». Nous sommes malheureusement dans une dynamique très protectionniste et les interventions interprofessionnelles sont rares.

MK : Dans ce travail interculturel et en équipe, nous sommes bousculés sur le plan identitaire.

FR : Au contraire. Les orthophonistes sont nourris de plusieurs disciplines, donc ils/elles peuvent exploiter cette multiplicité, ces apports et ces connaissances. Il ne faut pas se retrancher dans son pré carré car on perd complètement de vue le focus le plus important pour les professionnels qui est le soin du patient. La consultation orthophonique est vraiment le lieu où la communication interprofessionnelle peut et doit se faire. Malheureusement les hiérarchies sont souvent un obstacle difficilement surmontable.

MK : Votre premier livre, *Approche transculturelle des troubles de la communication*, date de 1997, je vous ai rencontré en 2009. En 2010, vous avez publié *Les humiliations de l'exil. Les pathologies de la honte des enfants de migrants*. Depuis, voyez-vous une évolution vis à vis du problème de la migration ?

FR : Il y a eu une certaine prise de conscience de la nécessité de repenser nos pratiques thérapeutiques. Mais actuellement les restrictions budgétaires rognent l'espace de créativité. Pourtant nous savons que la prévention est plus payante que la surabondance de soins et de prises en charge pour réparer les dégâts. Je ne suis pas vraiment optimiste : actuellement il y a des difficultés pour avoir un médiateur culturel. Cela a un coût, mais ce coût est infiniment moindre que des années de

« rééducation ».

MK : En Suisse, vous avez une formation de médiateurs-interprètes culturels. Cette formation est-elle toujours existante ?

FR : À Lausanne, l'Association Appartenances, fondée par Jean-Claude Métraux ⁽⁷⁾, propose une formation de médiateurs-interprètes communautaires. En France, il y a aussi d'excellentes formations de médiateurs ethnocliniciens et des orthophonistes font partie de plusieurs équipes de recherche, par exemple celle du Centre du langage à l'Hôpital Avicennes dirigée par Dalila Rezzoug et Marie-Rose Moro, ou celle de l'Association Mana à Bordeaux, d'Abdesslem Yayahoui à Grenoble et bien d'autres. La FNO devrait les solliciter dans des formations !

Le modèle mono culturel est dépassé. Un certain nombre de professionnels sont dans l'interrogation car l'échec scolaire induit par notre moule assimilationniste est flagrant ⁽⁸⁾. La demande de formations sur l'interculturalité est très forte. Mais sans médiateurs ethnocliniciens engagés dans les équipes de soin, les professionnels ne peuvent pas offrir leurs compétences à leurs usagers. C'est humiliant aussi bien pour eux que pour les familles. Les psychologues ne sont pas plus compétents et en tout cas ils ne le sont pas sur le plan de la langue. Malheureusement le système ne donne pas les moyens d'exercer nos compétences. Il faut relever le défi d'avoir accès à des formations ethnocliniques et d'obtenir la collaboration de médiateurs ethnocliniciens pour recevoir des migrants et construire avec eux une communication éthique et efficace. Le coût social du déni de cette nécessité est énorme, mais il est méconnu par les politiques qui devraient savoir que la prévention coûte moins cher que la répression. Je crois qu'il est du ressort de notre déontologie professionnelle et citoyenne de les éclairer à ce sujet.

En savoir plus sur www.ethnoclinique.ch

⁽⁷⁾ J.C. Métraux, 2011, *La migration comme métaphore*, Éd. La Dispute.

⁽⁸⁾ Cf. J. Cummins, 2011, *De l'importance des données de la recherche empirique pour les politiques éducatives en faveur des apprenants en difficulté*, © Conseil de l'Europe, janvier 2011, decs-lang@coe.int